

Chapitre Sixième.

LE CRUCIFIX ET LA SOUFFRANCE.

Le crucifix bénit vos travaux, sanctifie vos conversations, tempère vos plaisirs, il a encore la mission, à lui toute spéciale, d'alléger vos souffrances. — Au pied du crucifix, volontiers on redit avec saint Paul : « De même que les souffrances du Christ abondent en nous, ainsi par le Christ abonde notre consolation (1). »

Quel que soit votre âge, quelle que soit votre position sur terre, *vous pleurerez*, vous souffrirez parce que c'est la condition de notre nature déchue, pécheresse, et conséquemment punie. Vous pleurerez, parce que c'est la loi de notre nature rachetée, mais rachetée par la croix. Vous pleurerez, parce que les pleurs sont l'accompagnement de la pénitence, préconisée à chaque page de l'Évangile. Vous pleurerez, Jésus-Christ l'a solennellement prophétisé à ses disciples : « En vérité, en vérité, je vous le dis : vous pleurerez et vous gémirez (2). »

Vous pleurerez dans les souffrances du corps, vous pleurerez dans les souffrances de l'âme plus poignantes encore.

Les vieux stoïciens se raidissaient contre la douleur.

« O douleur, disaient-ils, tu n'es qu'un mot ! » Fol orgueil que de vouloir nier ce qui est !

Les savants de nos jours ne nient pas la souffrance, mais beaucoup la veulent supprimer. Quand un médecin découvre un nouvel anesthésique, on le proclame bienfaiteur de l'humanité, parce qu'il enlève au corps humain une portion de douleur.

Mais les savants ont beau faire ; malgré leurs palliatifs, immense est encore la somme de souffrances qui étreint les membres de l'homme ; car souffrir, nous l'avons dit, c'est la loi de la nature déchue par le péché, de la nature rachetée par une croix.

Au lieu de nier la douleur, ce qui est orgueil et mensonge ; au lieu de vouloir la supprimer, ce qui est chimère et folie ; que ne la faites-vous aimer ?

Le Crucifix peut opérer ce prodige. Il rend la douleur aimable non pas en elle-même (en elle-même elle est haïssable), mais aimable dans ses fruits, car elle rappelle qu'unie aux souffrances de la croix, elle est expiatrice et méritoire ; aimable encore dans son divin exemplaire, car l'amour assimile l'amant à l'aimé ; mon crucifix me fait voir Jésus souffrant ; je voudrai donc souffrir comme lui ; j'aimerai donc la douleur, non en elle-même, mais en lui.

On lit un trait charmant sur l'enfance de saint Jean-Baptiste de la Salle, fondateur des Frères des Écoles chrétiennes. Quand, dans son berceau, sous l'étreinte de la souffrance,

1. 1^{re} aux Corinthiens, 1, 6.

2. Amen, amen, dico vobis quia plorabitis et flebitis vos. (Jean, XVI, 20.)



LE CRUCIFIX AU CHEVET DU MALADE.

Michel-Ange soignant son domestique malade.

il poussait des cris, vite sa pieuse mère lui apportait le crucifix. A la vue du bon Dieu attaché à la croix, Jean-Baptiste cessait aussitôt ses sanglots, et le sourire s'épanouissait sous ses larmes. — Ce Christ, consolateur de son enfance, fut sa force dans les difficultés de l'âge mûr. Aussi le peintre chargé de faire son portrait après sa mort, nous représenta-t-il le saint Fondateur les mains jointes devant un crucifix. — Le crucifix ! c'était bien la caractéristique de cette vie que la douleur rendit si féconde.

Juste-Lipse, auteur d'un traité sur la croix du Sauveur, avait, pendant sa vie, fait



SAINT JEAN-BAPTISTE DE LA SALLE.

(D'après un portrait de l'époque.)

Le crucifix, caractéristique de sa vie, si éprouvée et si féconde.

des recherches sur le stoïcisme. Dans une cruelle maladie, on lui rappelle le nom des stoïciens illustres, Zénon, Chrysippe, Caton, Sénèque : « Souvenez-vous, lui dit-on, du courage de ces grands hommes en face de la douleur. » Juste-Lipse lève avec amour les yeux sur un crucifix : « voilà, dit-il, le grand patient. »

A la même époque, saint Joseph de Léonissa, Mineur Capucin, se dévouait, à Péra, faubourg de Constantinople, au salut des galériens. Dieu le récompensa de ses travaux, comme il récompense ses meilleurs amis, par la souffrance. Joseph fut atteint d'un

cancer horrible ; on veut l'attacher pour l'opérer ; mais lui prend son crucifix : « Voilà, dit-il, le plus fort de tous les liens. »

Saint Gaétan de Thyène, fondateur des Théatins, souffrait, étendu sur un rude grabat ; le médecin veut le faire coucher sur un matelas. « Moi, sur un lit moelleux ! dit le Saint, alors que Jésus est mort sur une croix, percé de clous et d'épines ; à Dieu ne plaise ! »

Au XIX^e siècle comme aux siècles précédents, la douleur vient chercher un baume dans les plaies du crucifix. *Un enfant du siècle* en faisait naguère la confession. « C'est la douleur qui nous conduit à toi, comme elle t'a mené à ton Père. Nous ne venons que couronnés d'épines nous incliner devant ton image ; nous ne touchons à tes pieds sanglants qu'avec des mains ensanglantées, et tu as souffert le martyre pour être aimé des malheureux. » L'écrivain sceptique et voluptueux reconnaît donc que la douleur attire au crucifix. Que n'a-t-il profité de cette connaissance ! Sa vie eût été plus pure et sa mort plus chrétienne.

De l'autre côté du Rhin, un autre incrédule contemporain est forcé d'avouer que pour les croyants, le crucifix divinise la douleur. Parmi tant de paroles blasphématoires, il laissa un jour tomber de sa plume une parole belle et vraie : « Le crucifix, dit-il, avec un Dieu mort pour les péchés des hommes, est, aux yeux des croyants, non seulement le gage visible et saisissant de la Rédemption, mais aussi l'apothéose de la souffrance. » Pour une fois Strauss a raison : le crucifix, c'est la souffrance divinisée, et dès lors ennoblie, transfigurée, par cette participation aux tortures de l'Homme-Dieu. Et cependant, voyez l'inconséquence de l'erreur : ce crucifix, source de force dans l'épreuve, l'écrivain protestant veut le proscrire du monde : « L'humanité moderne, pense-t-il, satisfaite de vivre et d'agir, ne peut plus trouver dans un tel symbole l'expression de sa conscience religieuse ; conserver le crucifix dans l'Église, c'est ajouter une raison de plus à toutes celles qui la rendent déjà incapable d'exister (!). »

Pauvre Strauss ! où a-t-il vu ou lu que l'humanité moderne fût si satisfaite de vivre et d'agir ? Est-ce que au delà du Rhin comme en deçà, il n'est pas des hommes très modernes, si peu satisfaits de vivre, qu'ils demandent aux balles d'un revolver, au nœud coulant d'un lacet, au brasier d'un réchaud le moyen de ne plus vivre ?

Si les disciples de Strauss demandent au suicide le remède à leurs maux, nous, disciples de Jésus-Christ, nous demanderons au crucifix l'amour de la douleur.

Les modèles ne nous manquent pas. Au siècle qui vient de finir, que d'illustres souffrantes consolées par la vue du Christ !

La Mère Marie de la Providence, l'héroïque fondatrice des Auxiliatrices du Purgatoire, était en proie à d'atroces douleurs. Ses filles essayaient de la consoler : « Toute ma force, leur dit-elle, est dans la vue de mon crucifix ; » et elle le regardait amoureux, placé près d'elle, sur sa petite table.

Vers le milieu du XIX^e siècle, une jeune fille, Olga de la Ferronnays, trouva, elle aussi, dans la vue du crucifix, la force de sourire à la douloureuse madadie qui la moissonna dans sa fleur. Elle lut un jour quelques lignes où S. Bernard compare les âmes à des pierres précieuses qui demeurent ternes et sans éclat, si elles ne sont taillées, ciselées. — Un peu plus tard elle souffrait plus que de coutume. Sa sœur l'embrassa et lui dit : « Pauvre enfant, comme tu souffres ! » Olga répondit, en s'efforçant de sourire : « Que veux-tu, il faut bien se laisser ciseler. » C'est l'amour de Jésus crucifié qui lui donnait la force de se livrer ainsi à la main du *Cisèleur* : « Je n'aime pas la souffrance, disait-elle, mais je comprends qu'il faut souffrir. Quand la tête a mal, tout le corps souffre : Jésus crucifié est notre tête. »

1. *L'ancienne et la nouvelle foi*. Confession par D. F. Strauss. — Paris, 1876, pages 79 et 80.